



HAL
open science

Mme du Coudray, sage-femme des sciences ?

Jean-Christophe Abramovici

► To cite this version:

Jean-Christophe Abramovici. Mme du Coudray, sage-femme des sciences ?. Femmes de science. Quatre siècles de conquêtes, entre langue et littérature, 2022. <hal-03846120>

HAL Id: hal-03846120

<https://hal.science/hal-03846120v1>

Submitted on 9 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Mme du Coudray, sage-femme des sciences ?

Se demander si Angélique Le Boursier du Coudray fut une « sage-femme des sciences » fait un clin d'œil avec le titre du présent recueil, mais on ne peut y répondre que par la négative, et ce même ci l'intéressée soumit à l'approbation de l'Académie de chirurgie en 1756 une « Machine » destinée à « démontrer la pratique des Accouchemens », et l'obtint à la suite du « rapport très-avantageux » des académiciens Verdier et Levret, le 13 mai de la même année. Succinctement mais précisément décrite par son inventrice, cette « Machine » se présentait sous la forme d'un mannequin en tissu d'un bassin féminin permettant aux apprenties sages-femmes de s'initier et surtout de pratiquer les bons gestes pour accoucher une femme, quelle que soit la position de l'enfant dans son ventre. Au-delà de l'aspect informe, voire un peu monstrueux que l'objet renvoyait d'un corps féminin, il reproduisait fidèlement l'anatomie des « parties servant à la génération », représentant « la matrice, son orifice, ses ligamens, le conduit appelé *vagin*, la vessie, & l'intestin *rectum*¹ ». La poupée de tissu prétendait d'autant plus au statut d'objet scientifique qu'elle conduisait Mme du Coudray à se confronter avec des voix plus autorisées que la sienne, celle en particulier de l'Écossais William Smellie, considéré comme le fondateur de l'obstétrique britannique moderne et qui, de retour à Londres après une formation chez le Français Grégoire, avait lui aussi conçu des « machines » similaires et des instruments destinés à l'art des accouchements, dont en particulier de nouveaux forceps. Il fait peu de doute que Mme du Coudray avait eu vent de ces précédents essais dont elle reprenait le nom et qu'elle avait lu attentivement, sinon les publications originales anglaises², du moins la traduction qu'en avait très rapidement proposé le médecin Prévile, en 1754³, soit l'année précédant les premiers cours que Mme du Coudray dispense en

¹ Angélique Le Boursier Du Coudray, *Abrégé de l'art des accouchemens*, « Avant-Propos », Paris, Veuve Delaguette, 1759, p. vii.

² William Smellie, *A Treatise on the Theory and Practice of Midwifery*, 1745, fifth edition, corrected, Londres, D. Wilson, T. Durham, 1766.

³ William Smellie, *Traité de la théorie et pratique des accouchemens*, trad. M. de Prévile, Paris, Delaguette, 1754, 4 vol.

Auvergne, puis la présentation de sa propre « Machine » à l'Académie de chirurgie et enfin l'obtention en 1757 du brevet qui l'autorisait à donner des cours dans l'ensemble du royaume. « Docteur en Médecine » contre « Maîtresse Sage-Femme de Paris », la science s'apparente bien dans le cas présent à une confrontation genrée⁴.

Cette division se repère d'ailleurs très clairement dans la manière dont Smellie et du Coudray introduisent et assoient leur parole dans leur traité respectif. Dans son « Introduction », Smellie dessine les contours d'un lectorat masculin de « jeunes chirurgiens » auxquels il destine « un détail abrégé de la pratique des Accouchemens » :

Il me paraît assez probable, suivant ce que j'en ai pû recueillir, que dans les premiers siècles, la Pratique de cet Art étoit entièrement réservée aux femmes ; & que les hommes n'y étoient admis que dans de fâcheuses extrémités ; En effet il est assez naturel de croire que dans les maladies particulières au sexe, les femmes n'ont voulu se confier qu'à des femmes-mêmes, tant que la simplicité des premiers âges a pu conserver quelques restes de sa vigueur⁵ ; c'est pour cette raison, sans doute, qu'en remontant jusqu'aux Egyptiens, nous trouvons chez eux les femmes en possession de l'Art des Accouchemens⁶.

S'il évoque quelques lignes plus bas un obscur traité dans lequel une sage-femme aurait même laissé, avec quelques confrères, un témoignage de son expérience (« Des Ecrits d'une certaine CLEOPATRE, mêlés avec ceux de Moschion et de Priscian⁷ »), c'est pour aussitôt l'écarter en s'amusant de cette curieuse coïncidence onomastique et commencer à dérouler un très long abrégé de près de soixante-dix pages détaillant tout ce que les hommes ont écrit sur l'Art de l'accouchement, preuve irréfutable dans l'esprit de Smellie du progrès accompli depuis la « simplicité des premiers âges » qui ignorait qu'il existait une science et qu'elle ne pouvait être que masculine.

Le traité de Mme du Coudray s'ouvre quant à lui sur deux avant-textes de sa plume : une dédicace à son protecteur Bernard de Balainvilliers puis un « Avant-propos » où elle s'excuse presque de prendre la plume, arguant que « La seule compassion [l']a rendue Auteur », et qu'elle n'entend s'adresser qu'aux « Femmes

⁴ On rappellera que la première femme à obtenir le titre de Docteur en Médecine fut, en 1875, Madeleine Brès, récompensée pour une thèse sur un sujet dédié qui portait sur la composition du lait maternel.

⁵ Smellie avait écrit plus simplement : « while the simplicité of early ages remained » (*A Treatise on the Theory and Practice of Midwifery*, éd. citée, p. ii).

⁶ Smellie, *Traité de la théorie et pratique des accouchemens*, éd. citée, p. 1-2.

⁷ *Ibid.*, p. 2.

peu intelligentes⁸ ». N'était précisément le genre de l'Auteur, de telles lignes pourraient s'entendre comme une classique *captatio benevolentiae* ; l'autodénigrement s'apparente ici comme le moyen d'autoriser une parole féminine, ce que l'éditeur (d'évidence masculin) souligne d'ailleurs quelques pages plus loin en saluant à la fois la fausse modestie de Mme du Coudray⁹ avant de lui retirer aussitôt la parole : « C'est pour répondre à ce zèle pour le bien public que l'on a jugé à propos de placer ici des Notes particulières sur quelques endroits de l'Ouvrage, et d'y joindre quelques Observations, intéressantes qui ont paru y avoir beaucoup de rapport¹⁰ » : suivent alors, sur une cinquantaine de pages, une série de cas particuliers, présentés sans le souci de la progression pédagogique qu'adoptera Mme du Coudray et avec même une volonté de contredire préventivement, sur quelques points, les affirmations de celles qui est pourtant supposée l'« Auteur » de l'ouvrage...

Ce n'est qu'à l'issue de ce rappel en acte de la préséance masculine que Mme du Coudray peut présenter son propre « Abrégé » composé de trente-huit courts chapitres d'une grande clarté qui rappellent, sans tambour ni trompette, la vocation naturelle des femmes à s'occuper d'obstétrique : l'ouverture du premier chapitre portant sur les « qualités requises aux Femmes, qui se destinent à l'Art des Accouchemens » est étonnamment saturée par un *nous* genré qui, discrètement, met de côté les hommes supposés « de l'art » ; le chapitre final expose lui les « qualités requises à une bonne nourrice. » Pour autant, à aucun moment Mme du Coudray ne revendique un privilège féminin, ne défend pour les femmes un droit exclusif de s'occuper de leurs sœurs. Elle blâme à plusieurs reprises l'ignorance et les gestes malheureux accomplis trop souvent par les matrones ou Sages-femmes de campagne. À la fin du chapitre X (« De la Fausse couche, ou de l'Avortement), elle semble même légitimer l'infériorité professionnelle des femmes :

Je demande en grace que l'on ne me taxe point de m'ériger en Docteur, je ne parle ici que par un pur zèle pour des malheureuses, dénuées de tout secours, soit que l'éloignement des villages ne permette pas d'y faire venir à tems un Médecin, ou un habile Chirurgien, soit que la misère de ces femmes, empêche d'en faire les frais convenable. C'est dans ces cas pressans que je souhaite que les Accoucheuses de campagne soient capables de donner les secours nécessaires aux femmes qui se trouveront en danger. Je ne sçaurois trop les exhorter à ne point se confier à leurs prétendues connoissances, & à être dociles aux sages avis des personnes expérimentées¹¹.

⁸ Le Boursier Du Coudray, *Abrégé de l'art des accouchemens*, « Avant-Propos », éd. citée, p. v.

⁹ « L'AUTEUR fait sentir par cet exposé, qu'elle n'a pas eu seulement pour objet l'instruction des Sages-Femmes de la campagne, mais aussi celle de toutes les personnes qui voudront embrasser l'Art des Accouchemens », *ibid.*, p. ix.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 50-51.

Avec la même habileté rhétorique dont à l'âge classique se servaient les auteurs pour amadouer les censeurs, parfois tromper leur vigilance critique, Mme du Coudray présente à la masculine Faculté de médecine d'explicites marques d'allégeance tout en posant les bases d'un colloque féminin en matière d'accouchement et de soins gynécologiques.

Si Mme du Coudray ne revendique pas un statut de femme des sciences, les compétences qu'elle met discrètement en avant s'écartent des principes rigides et insensibles du Savoir. Très révélatrice est à ce titre l'une des très rares occurrences du terme *science* que l'on trouve dans son *Abrégé*, au début du chapitre XII : « Quoiqu'il ne faille pas grande science dans l'Accouchement naturel, pour recevoir l'enfant qui se présente bien ; il y a néanmoins bien des précautions à prendre pendant le travail, pour que ces favorables dispositions n'ayent pas de suites fâcheuses¹². » À première vue, la proposition concessive enregistre une partition genrée clairement hiérarchisée : d'un côté, domaine réservé des hommes et médecins patentés, l'exception variée de l'accouchement non naturel, réclamant une « science » particulière à laquelle était consacrée la plus grande part des traités d'obstétrique ; de l'autre, le commun des accouchements “normaux” dont on voulait bien que s'occupent les sages-femmes, puisqu'elles n'avaient alors qu'à accompagner ou laisser faire la nature¹³. Mais la phrase pointe également toutes les « précautions » que Mme du Coudray juge nécessaires pour s'assurer de la fin heureuse de l'accouchement banal. Les recommandations qu'elle expose, absentes des traités contemporains, paraissent de fait étonnamment modernes, relevant de l'éthique du *care* telle que l'a décrite et théorisée Carol Gilligan. Invitation à prendre en compte la psychologie et le bien-être moral de la parturiente : l'« avert[ir] avec ménagement » que l'accouchement peut être long, « lui demander si elle ne se trouve point gênée par quelque personne présente à l'accouchement¹⁴ », « la consoler le plus affectueusement qu'il est possible [...] mais il faut le faire d'un air de gayeté, & qui ne lui inspire aucune crainte de danger¹⁵ ». Prise en compte également de la pudeur des femmes, en ne les mettant pas systématiquement « à découvert », geste d'autant moins nécessaire qu'il est essentiel à ses yeux que tout accoucheur, homme ou femme, ait appris l'art de toucher avec délicatesse les organes intimes d'une femme : « la vûe en ces cas là nous est inutile, puisque ce

¹² *Ibid.*, p. 56.

¹³ Dans cette perspective, la situation est peu ou prou la même aujourd'hui, où l'on ne fait appel au gynécologue-obstétricien qu'en cas de complication, à cette différence essentielle près que la profession est depuis peu majoritairement (mais faiblement) féminine, (à 54 % en 2019, d'après les données du Conseil national des médecins).

¹⁴ Le Boursier Du Coudray, *Abrégé de l'art des accouchemens*, éd. citée, p. 61-62.

¹⁵ *Ibid.*, p. 65.

sont nos mains qui doivent sentir, & nous faire distinguer ce qui se passe. On devroit dès le commencement que l'on pratique l'Art des Accouchemens, se faire un exercice d'apprendre, les yeux fermés, & de reconnoître tout par le tact¹⁶. » De cette importance accordée par Mme du Coudray au *tact* (plutôt qu'au *toucher*, dont elle réproouve l'usage lexical¹⁷), découle aussi le fait qu'elle ne réserve aucune place aux forceps dont Smellie avait perfectionné la forme et encouragé l'usage, défendant un art obstétrique purement manuel. Sur les très belles planches en couleur de l'édition de 1769 de l'*Abrégé*, de fines mains roses garnies de fines manchettes se saisissent délicatement de la tête de l'enfant ; en regard, sur les planches du traité de Smellie, les forceps agissent sans que soient représentées les mains qui les tiennent et les guident, traduction d'un fantasme d'accouchement purement mécanisé...

On reviendra pour finir sur l'étrange machine "molle" qu'inventa Mme du Coudray et qui, à bien la considérer, se distingue des prototypes équivalents qu'avaient précédemment imaginés et utilisés ses confrères masculins. Si on n'a conservé aucun exemplaire des « machines » construites par Smellie, on peut penser que la copie possédée par le Wellcome Trust de Londres est assez fidèle, en ce qu'elle correspond bien à la description qu'en avait proposée une autre sage-femme indépendante et militante, Elizabeth Nihell, dans son *Treatise on the Art of Midwifery* :

C'était une statue de bois représentant une femme et un enfant, dont le ventre était fait de cuir, à l'intérieur duquel une poche pleine, sans doute, de petite bière, représentait l'utérus. La poche était fermée au moyen d'un bouchon, auquel était attachée une ficelle de tissu pour tirer dessus de temps en temps et démontrer de manière sensible la perte des eaux colorées en rouge. Pour aller

¹⁶ *Ibid.*, p. 68-69.

¹⁷ Voir le titre du chap. VII de l'*Abrégé* : « De l'Attouchement, improprement appelé Toucher ». L'encouragement à la délicatesse dans la pratique du toucher gynécologique est relativement fréquente dans les manuels d'obstétrique des XVII^e et XVIII^e siècles et s'accompagne souvent d'une réprobation des pratiques violentes des matrones. Ainsi Philippe Peu invite-t-il en 1694 à « Toucher rarement la malade & avec précaution / On observera de ne toucher la malade que le moins qu'on pourra. C'est à quoi beaucoup de Sages-femmes manquent, à qui l'ignorance ou l'empressement d'aler ailleurs où leur ministère les apelle, fait faire de grans efforts pour s'ouvrir un passage en dépit de la nature. Outre beaucoup d'autres inconvéniens que ces atouchemens fréquens sans nécessité peuvent causer, il est certain qu'ils font aisément changer de situation à la tête de l'enfant » (Philippe Peu, *La Pratique des accouchemens*, Paris, Jean Boudot, 1694, t. I, p. 145). Il est à l'inverse frappant de constater de voir s'effacer un tel souci dans les traités d'obstétrique du XIX^e siècle, à l'heure de la naissance de l'hôpital moderne et du règne sans partage du médecin-obstétricien.

vite, au centre de la poche se trouvait une poupée de cire à laquelle on pouvait donner différentes positions¹⁸.

Description à charge, traversée d'autant plus d'ironie qu'Elizabeth Nihell était, à la différence de Mme du Coudray, une adversaire ouverte et déclarée de ses confrères masculins, dont elle n'a de cesse de condamner dans son traité l'ignorance et l'insensibilité, dont témoignent à la fois les forceps dont elle condamne l'usage et cette *wooden statue* qui lui paraît à la fois une réalisation puérile et surtout impropre à apprendre aux futurs accoucheurs (ou accoucheuses) ce qu'est un véritable corps féminin :

Quant à ces étudiants méritants, ne doivent-ils pas être subtilement capable de juger de la situation d'une mère avec un enfant, et de la situation d'un fœtus ? Ne doivent-ils pas être profondément exercés dans cette branche de l'anatomie ? Ne doivent-ils pas acquérir une habitude du toucher remarquablement subtile, remarquablement juste, capables qu'ils sont de faire la différence, pour ce qui regarde les proportions comme la ressemblance, entre une grossière machine de bois et un corps, sensible, délicat, animé et bien constitué¹⁹ ?

La sarcastique Elizabeth Nihell aurait-elle considéré avec davantage d'aménité les machines de Mme du Coudray dont il ne semble pas qu'elle ait eu connaissance ? Si les matériaux durs et froids y étaient remplacés par des tissus doux et palpables, elles pouvaient apparaître tout aussi éloignées d'un corps de femme « sensible délicat, animé »... On peut néanmoins voir dans ces mannequins qui, deux siècles plus tard, inspireront durablement l'imaginaire et l'œuvre de Louise Bourgeois, des répliques féminines aux « machines » imaginées par ses confrères masculins.

Sur un plan esthétique, les mannequins de Mme du Coudray, correctement proportionnés, exacts d'un point de vue anatomique, se voulaient purement fonctionnels, ne visaient aucune beauté, ni même aucun réalisme. Si la « grossière machine de bois » de Smellie était presque plus schématique, les gravures

¹⁸ « This was a wooden statue, representing a woman with child, whose belly was of leather, in which a bladder full, perhaps, of small beer, represented the uterus. This bladder was stopped with a cork, to which was fastened a string of packthread to tap it, occasionally, and demonstrate in a palpable manner the flowing of the red-colored waters. In short, in the middle of the bladder, was a wax-doll, to which were given various positions », Elizabeth Nihell, *A Treatise on the Art of Midwifery, setting forth Various Abuses therein, Especially as to the Practice with Instruments*, Londres, A. Morley, 1760, p. 50, nous traduisons. Le terme *bladder* désigne aujourd'hui la vessie.

¹⁹ « Now as to these worthy pupils, must not they be finely enabled to judge of the situation of women with child, and of that of their fœtus ? Must not they be deeply skilled in that branch of anatomy ? Must not they acquire a habit of the touch exquisitely nice, exquisitely just, for discerning the proportion and analogy between a mere wooden machine, and a body, sensible, delicate, animated, and well organized ? », *ibid.*, p. 51, nous traduisons.

accompagnant le second volume de son traité, dans la traduction française de 1765, sont elles d'un réalisme d'autant plus cru qu'il reprend les codes iconographiques du genre pornographique (gros plans sur le sexe d'une femme aux cuisses écartées, etc.). La planche XX donnant à voir, dans une vue en coupe, deux jumeaux à terme dans un utérus sert même de modèle à l'une des cires anatomiques de Clemente Susini conservée au musée de La Specola, dont l'hyperréalisme troublant articule de manière perverse « culture de la honte et culture du voyeurisme²⁰. » Ne visant à satisfaire aucune pulsion scopique, les poupées en chiffon de Mme du Coudray sollicitent le toucher plus que la vue, tact et délicatesse.

Par ailleurs, les études qui ont été consacrées au mannequin de Mme du Coudray²¹ ont démontré non seulement son souci de l'améliorer techniquement au fil des ans (ajout dans les années 1770 d'éponges permettant de simuler l'écoulement des eaux), mais aussi son vrai sens des affaires, qui la conduisit à faire fabriquer différents modèles : l'un "de luxe", qui devait servir de référence et qu'étaient tenus d'acheter les intendants des provinces que visitait la maîtresse sage-femme (500 livres) ; le second, un peu plus grossier, servant pour les démonstrations, proposé au prix de 300 livres, mais qui dut fournir un revenu assez substantiel à la « petite entreprise » probablement entièrement féminine, travaux de couture obligent, de Mme du Coudray : vingt-trois exemplaires acquis dans la généralité de Châlons-sur-Marne en 1773, seize dans celle de Rouen en 1778²².

En d'autres termes et pour refermer notre propos, Mme du Coudray ne peut sans doute pas être considérée comme une femme des sciences, et elle n'aspira d'ailleurs pas à le devenir. Cela ne retire rien à son intelligence rhétorique et commerciale, ni à la modernité de son approche du corps féminin et de sa profession.

Jean-Christophe Abramovici
Sorbonne Université, CELLF

²⁰ Dominique Brancher, *Équivoques de la pudeur. Fabrique d'une passion à la Renaissance*, Genève, Droz, 2015, p. 594

²¹ Voir en particulier Michel Benozio et Claire Beugnot, *La "machine" de Madame du Coudray ou l'Art des accouchements au XVIII^e siècle*, Rouen, Musée Flaubert et d'histoire de la médecine/éditions point de vue, 2004, 79 p. L'ouvrage présente une étude exhaustive de l'unique mannequin complet déposé à Rouen en 1778, qu'a restauré et conservé le Musée Flaubert et d'histoire de la médecine.

²² *Ibid.*, p. 26-27.